

La Commune

DU 6 AU 21
JANVIER
2017

centre dramatique
national

La Bonne Nouvelle
de François
Bégaudeau
mis en scène par
Benoît Lambert

avec
Christophe Brault,
Anne Cuisenier,
Élisabeth Hölzle,
Pierric Plathier,
Géraldine
Pochon,
Emmanuel
Vérité

Aubervilliers

2 rue Édouard Foisson
93 300 Aubervilliers
+ 33 (0)1 48 33 16 16

lacommune-aubervilliers.fr
M° Aubervilliers-Pantin
Quatre Chemins

dossier de presse

La Commune

La Bonne Nouvelle

de François Bégaudeau
mis en scène par Benoît
Lambert

avec Christophe Brault, Anne Cuisenier,
Elisabeth Hölzle, Pierric Plathier,
Géraldine Pochon, Emmanuel Vérité

DU 6 JANVIER AU 21 JANVIER 2017
MAR, MER ET JEU À 19H30,
VEN À 20H30, SAM À 18H, DIM À 16H

DURÉE 2 HEURES

HORAIRES EXCEPTIONNELS :
SAMEDI 7 À 20H
ET DIMANCHE 8 À 18H

Contact presse **OPUS 64 | LA COMMUNE**
Aurélié Mongour, Arnaud Pain
a.pain@opus64.com | +33 (0)1 40 26 77 94 | www.opus64.com

visuels téléchargeables sur lacommune-aubervilliers.fr/presse

Aubervilliers

La Bonne Nouvelle

conception **François Bégaudeau, Benoît Lambert**

texte **François Bégaudeau**

mise en scène **Benoît Lambert**

avec **Christophe Brault, Anne Cuisenier, Elisabeth Hölzle, Pierric Plathier, Géraldine Pochon, Emmanuel Vérité**

production déléguée **Théâtre Dijon Bourgogne, CDN**

coproduction **Théâtre-Sénart, Scène nationale ; Espace des Arts, Scène nationale Chalon-sur-Saône**

création le 3 novembre 2016 au **Théâtre Dijon Bourgogne, CDN**

scénographie, lumières et vidéos **Antoine Franchet**

son **Jean-Marc Bezou**

costumes **Violaine L.Chartier**

assistantat à la mise en scène **Raphaël Patout**

assistant vidéo **Alexandre Franchet**

maquillages **Marion Bidaut**

régie générale, régie lumière **Julien Poupon**

régie vidéo **Jean-Marc Bezou**

régie plateau **Jean-Michel Brunetti**

contruction **François Douriaux, Jean-Michel Brunetti**

en complément

MER 11 JANVIER - À L'ISSUE DE LA REPRÉSENTATION

Représenter l'évolution du marché du travail et des modes de management

Rencontre avec les équipes artistiques de *La Bonne Nouvelle* et *All the Best from Labour Power Plant*, menée par Martial Poirson, enseignant chercheur spécialiste des relations entre Théâtre et Économie

JEUDI 12 JANVIER - À L'ISSUE DE LA REPRÉSENTATION

Rencontre en bord plateau avec l'équipe artistique, menée par les étudiants de Paris 8

SAMEDI 14 JANVIER - À L'ISSUE DE LA REPRÉSENTATION

Croyance et régime des passions du capitalisme

Rencontre avec Benoît Lambert et Frédéric Lordon

Fiction

Imaginons.

Imaginons six personnes, trois femmes et trois hommes. Quadragénaires.

Imaginons que tous appartiennent à ce que l'on appelait encore, il y a quelques décennies, la classe dominante.

Premiers de la classe, anciens élèves des grandes écoles et des classes préparatoires, ils ont étudié la science économique, la science politique, le management ou la finance. Ils sont devenus cadres dirigeants, conseillers ou experts. Ils ont travaillé dans la haute fonction publique, dans les médias, dans des grands groupes industriels, dans des cabinets ministériels, dans la banque ou les assurances. Ou dans tout cela à la fois.

Ils ont cru sincèrement que le bonheur des peuples et l'avenir du monde passaient par les réformes structurelles, les ajustements budgétaires, la flexibilisation du marché du travail, la dérégulation du secteur financier.

Ils ont combattu avec ferveur les archaïsmes et les rigidités, l'immobilisme et les droits acquis.

Ils ont aimé avec passion l'avenir, la modernité, la mondialisation et le marché.

Puis un jour ils ont cessé de croire.

Et tout comme il y eut, au lendemain de la chute du Mur, des communistes repentis qui chantaient la beauté de leur foi passée et regrettaient les atrocités de son incarnation concrète, voilà maintenant des libéraux repentants, qui viennent dire sur scène l'effondrement de leurs rêves.

La Bonne Nouvelle raconte leur histoire.

Évidemment, c'est une comédie.

Benoît Lambert

Croyance et domination

Entretien avec Benoît Lambert

D'où est venue l'idée de *La Bonne Nouvelle* ?

Au début, d'un sentiment diffus : le sentiment que l'art, la littérature, mais aussi la sociologie, le journalisme, etc. nous avaient habitués à de nombreux discours sur l'aliénation des dominés, des pauvres, des exclus (on ne sait plus comment il faut dire...) mais qu'en revanche, on évoquait rarement l'aliénation des dominants.

Qu'entends-tu par là ?

Eh bien, si on dit que les dominés sont aliénés parce qu'ils n'ont pas fait d'études, parce qu'ils regardent trop la télé, parce qu'ils sont mal informés, parce qu'ils mangent mal, parce qu'ils viennent de pays lointains, parce qu'ils ont de mauvaises fréquentations culturelles, etc., tout le monde est à peu près d'accord. Et d'ailleurs, avec beaucoup de condescendance, on peut même ajouter que c'est pour cela qu'ils votent mal (comme lors du « NON » au traité constitutionnel européen) ou alors qu'ils sont piégés par la religion (pour les musulmans). C'est toujours très facile et très admis, de pointer l'aliénation des dominés. Soit pour les stigmatiser brutalement (c'est la version de droite), soit pour dire qu'il faut les aider ou les sauver (c'est la version de gauche). En revanche, c'est moins évident d'affirmer que quelqu'un qui a fait Normale Sup ou Polytechnique, qui travaille dans un ministère ou une banque, est pris dans un système de croyances et d'illusions qui, en termes d'aliénation, n'a rien à envier à celui de quelqu'un qui passe sa vie devant TF1 ou s'agenouille cinq fois par jour pour prier Allah. Le problème, évidemment, c'est que les dominants, dans leur version technocratique et libérale telle qu'elle s'est imposée après-guerre, ont désormais le monopole de la science, de l'information et de la compétence : ils sont chargés de dire comment est la réalité, et de délimiter ce qu'il est possible -ou non- de faire, et notamment en matière politique. Du coup, affirmer que ce qui fonde leurs visions du monde et leurs actions n'a guère plus de solidité que n'importe quelle autre croyance exotique, ça n'est pas si simple. D'une

certaine façon, cela revient à contester la « réalité » elle-même, ou ce que l'idéologie dominante définit comme telle. Quand on s'y essaie, on court toujours le risque de passer pour un fou, un rêveur ou un enfant. Quand Christine Lagarde, la présidente du FMI, dit à propos du dossier grec qu'elle aimerait avoir à faire à des adultes, elle ne dit pas autre chose...

Ça n'est pas un peu archaïque, tout de même, de parler de « dominés », de « dominants » ou « d'idéologie dominante » ?

Voilà une excellente question ! L'expression « classe dominante » fait aujourd'hui figure de grossièreté, alors qu'elle a été longtemps une catégorie assez classique de l'analyse sociologique. Aujourd'hui, parler de « classe dominante », ça renvoie forcément à une vision « archaïque » et « idéologique » de la société, une vision qui respire trop le marxisme, les mégaphones et les banderoles pour ne pas être suspecte. Il n'y a plus désormais de « dominants » ou de « classe dominante », mais des « dirigeants », des « managers » ou des « élites ». De même qu'il n'y a plus de « dominés » ou d'« exploités » mais des « précaires », des « exclus » ou des « travailleurs pauvres ». Ces pudeurs lexicales en disent long sur l'évolution des rapports de force au sein de nos sociétés. La disparition des classes sociales et de leurs antagonismes n'est pas la moindre des victoires de l'idéologie dominante, toujours prompte à faire passer l'ordre social pour un ordre naturel et à promouvoir une vision pacifiée et dépolitisée de la société. Il ne suffit pourtant pas d'abandonner certains mots pour effacer magiquement la réalité qu'ils désignent. Si elle a disparu de l'ordre des discours, où est donc passée la classe dominante ?

Justement, où est-elle passée ?

Pour le comprendre, il faut lire *La production de l'idéologie dominante*, de Bourdieu et Boltanski. C'est un texte qui date de 1976. Il nous inspire beaucoup dans la préparation du spectacle.

Les auteurs montrent comment une fraction « progressiste » a pris le pouvoir au sein de la classe dominante au lendemain de la seconde guerre mondiale, en imposant, contre la vieille bourgeoisie réactionnaire, une nouvelle vision du monde et de l'action dans le monde, fondée sur le culte de l'intelligence et la compétence. Issu des grandes écoles - notamment des grandes écoles scientifiques et techniques - ce mouvement dont le président Giscard d'Estaing incarnait en 1976 le représentant quasi-parfait, voulait installer par-dessus les clivages partisans et les conflits « idéologiques » une gestion scientifique et dépolitisée de la société. En gros, abandonner définitivement le gouvernement des hommes au profit de l'administration des choses. Plus besoin de s'affronter autour de tel ou tel choix politique : il allait suffire désormais de se laisser guider par les « nécessités » de la « réalité », ce que Margaret Thatcher résumait parfaitement dans la formule célèbre : « There is no alternative ». Culte du « progrès » et de la « réforme », lutte contre les « blocages » et les « archaïsmes », passion de « l'avenir » et du « changement », ajustement permanent aux « nécessités » et aux « réalités », etc. : les nouveaux croisés de la modernisation « inévitable » ont imposé durablement à l'ensemble de la société leurs thèmes et leurs valeurs, et notamment leur croyance très idéologique dans la fin des idéologies. Portée par la forte croissance économique des trente glorieuses, cette vision du monde à la fois technocratique et libérale a survécu aux années de crise. Elle continue, quarante ans après le texte de Bourdieu et Boltanski, à alimenter les schémas de pensées et les décisions des « élites ». Et dans le même temps, elle a permis un formidable tour de passe-passe intellectuel et sensible : faire disparaître la domination sociale du champ de nos perceptions politiques. Pourquoi continuer à parler de « domination » pour désigner des différences de positions induites par les nécessités de la réalité ? On peut, à la rigueur, parler de « malchance » pour désigner les moins bien lotis, et s'attacher à aider les malchanceux. Mais c'est tout.

En même temps, la critique des élites, ça n'est pas très nouveau. Aujourd'hui encore c'est un thème très prégnant à l'extrême gauche, et peut-être plus encore à l'extrême-droite, non ?

Bien sûr, mais cette critique prend toujours la forme d'une dénonciation, quand elle ne prétend pas déjouer un complot. Au bout du compte, derrière les élites, on s'imagine toujours découvrir les juifs, les francs-maçons, la CIA, les martiens, que sais-je... D'ailleurs, si on regarde bien, les discours spontanés sur les classes dominantes oscillent souvent entre fascination et répulsion : côté fascination, les dominants sont dépeints comme des êtres compétents et responsables, protégés par leur savoir des effets pervers de « l'idéologie » et seuls capables de prendre les « bonnes » décisions, fussent-elles parfois « douloureuses ». Côté répulsion, ils sont décrits comme des créatures cyniques et cupides, attachées à la seule défense de leurs propres intérêts. Mais ces discours apparemment opposés partagent au fond une vision commune de la domination : elle est toujours le fait d'êtres lucides et informés – le seul débat restant de savoir s'ils utilisent cette lucidité et cette information pour servir les autres ou pour se servir eux-mêmes.

La perspective de Bourdieu et Boltanski est très différente : eux s'attachent au contraire aux croyances spécifiques que partagent les dominants, aux illusions qui les lient. Car le fait que les dominants soient clairement plus éduqués ou plus diplômés que les autres n'implique pas pour autant qu'ils soient moins crédules. Ni plus malins. Au contraire, la consistance du pouvoir qu'ils exercent, les valeurs ou les convictions qu'ils partagent ne peuvent se comprendre vraiment sans mettre à jour la « foi » particulière qui les anime. Et cette foi est d'abord une foi dans le bien-fondé du pouvoir qu'ils exercent : les dominants sont souvent persuadés qu'ils dominent pour de « bonnes » raisons (leur talent, leur compétence, leur intelligence, leur mérite, leur courage, etc.), ce qui constitue déjà en soi un véritable acte de foi.

Les dominants sont donc des croyants ?

Absolument ! Et c'est d'abord cela qui nous intéresse avec Bégaudeau : décrire ce en quoi ils croient. Pour saisir ce qu'il y a de convaincant, voire d'exaltant dans leurs croyances. Pour voir comment elles travaillent les cœurs et les corps. Et pour comprendre pourquoi elles ont tenu si longtemps, pourquoi elles tiennent encore... Les discours de dénonciation oublient toujours ce qu'il y a de consistant et de cohérent dans la foi des dominants, dans la ferveur sincère qui les anime. Même si l'idéologie dominante prétend s'appuyer sur la raison et la science, elle ne tient que grâce à des affects, des émotions, des désirs... Oui, le problème, ça n'est pas de dénoncer, c'est de comprendre. Parce que croire au marché, au libéralisme, à la compétence des experts, à la science économique ou à la science politique, croire sincèrement que plus de concurrence apportera plus de bonheur, ou que le libre-échange est la condition de la démocratie, ça n'est pas rien ! Il faut montrer comment ça marche, pourquoi ça tient...

Mais dans votre fable, vous dites justement que vos personnages ont cessé de croire. Ça n'est pas contradictoire ?

Non, au contraire. Alors évidemment, cette histoire de « crise de foi » des dominants, c'est une ruse dramaturgique, et c'est aussi un bon ressort de comédie. Ça nous fait rire d'imaginer des gens qui viennent dire : « on a cru au libéralisme, à la dérégulation du secteur bancaire, c'était une utopie magnifique mais à l'évidence elle a échoué... ». Parce que ça nous fait penser à tous les repentis du communisme, ceux qu'on a fait défilier pendant des années pour expier en public leurs passions coupables. On trouve ça rigolo, d'imaginer des repentis de la technocratie et du libéralisme. Et puis, cette idée de la repentance, c'est aussi une bonne manière de mettre à jour ce qu'il y a (ou ce qu'il y avait?...) de beau, de cohérent, d'enthousiasmant même dans les échafaudages conceptuels et émotionnels qui sous-tendent l'idéologie dominante. Par exemple, l'économie

théorique, celle qui utilise énormément la formalisation mathématique, et qui est enseignée dans la quasi-totalité des grandes écoles, peut être absolument fascinante : elle donne le sentiment qu'on a des clés très solides pour comprendre le monde et des outils pour agir sur lui.

Mais au fond, tu n'y crois pas vraiment, à cette « conversion » des dominants ?

Mais si, pourquoi, pas ? D'un strict point de vue historique, l'hypothèse n'est pas si farfelue que ça. D'abord parce que les crises successives du capitalisme qui s'enchaînent depuis la fin du siècle dernier sont de plus en plus violentes, et qu'elles sèment tout de même un sérieux trouble... On se souvient de l'hébétude de Greenspan, l'ancien président de la réserve fédérale américaine, au lendemain de la crise des subprimes... Mais plus profondément, il ne faut pas oublier que l'idéologie dominante puise aussi ses racines dans le libéralisme au sens philosophique, le libéralisme comme philosophie politique. Et la philosophie libérale, c'est quand même autre chose qu'un discours de Pierre Gattaz ou un édito d'Alain Minc ! C'est une pensée ambitieuse, exigeante et profonde, avec ses héros - Adam Smith notamment, qui est un philosophe passionnant. Or le capitalisme actuel, avec ses firmes géantes, son mépris des individus, sa brutalité avide, est une déformation monstrueuse, pour ne pas dire une franche trahison de la philosophie libérale. Le capitalisme actuel est à la pensée de Smith ce que le stalinisme est à la pensée de Marx. Notre comparaison n'est donc pas qu'une simple blague : les libéraux sincères courent au devant de graves désillusions... Alors, dans ce contexte, pourquoi ne pas imaginer des libéraux repentants ? C'est un point de départ très stimulant pour inventer un spectacle.

Propos recueillis par **Charles Courtois Pasteur**

Power Point, Sitcom et Karaoké

Entretien avec François Bégaudeau et Benoît Lambert

Ce spectacle, à quoi va-t-il ressembler ?

F.B : Nous avons imaginé un groupe de six dominants « repentis », qui ont mis en place un séminaire ambulatoire, et qui vont de ville en ville pour raconter leur histoire, en deux volets, sur le modèle binaire de la chute et de la rédemption : comment ils ont cru, comment ils ont cessé de croire. Ça se fait dans une adresse, dans une prise directe avec le public. Nous nous sommes donné une fiction de départ, mais le spectacle ne se déploiera pas comme une histoire ou une fable au sens traditionnel du terme. C'est une conférence à six, mais aussi un entrelacs de confessions intimes. On veut pouvoir y mêler des éléments théoriques et même didactiques, à côté d'éléments biographiques très concrets. Avec un côté « show », aussi : des chansons, des sketches, de la « stand-up comedy »...

B.L : Oui, c'est un genre d'« Emancipation Tour », avec des PowerPoint, des moments de sitcom et du karaoké. C'est une façon aussi de polémiquer avec les formes et les formats mainstream, ceux dans lesquels s'expriment l'imaginaire et la forme de vie des dominants, ou du moins ses représentations. Nous partons de ce qu'ils sont en train de quitter, en quelque sorte...

F.B : Une question courra tout au long de la première partie de la pièce, lorsqu'il s'agira de raconter le moment de foi de nos repentants : qu'est-ce qu'il y a de si puissant, dans la pratique et la théorie libérale, pour que des millions de gens s'y donnent corps et âme ? Y donnent leur corps, ça on le savait, mais aussi parfois leur conviction, et ça c'est plus fascinant. Un peu comme on se demande, avec un brin de condescendance ce qu'il y avait de si fort dans la foi communiste pour que ces braves gens aient pu s'aveugler sur le stalinisme. Ou ce qu'il y a de fort dans n'importe quelle croyance, idéologie, domaine d'activités qui bénéficie d'une adhésion massive. Sauf à prendre les gens pour de parfaits imbéciles, il faut reconnaître qu'il y a une puissance d'attraction dans les modes de vie des dominants, et que les sociétés capitalistes sont entre autres de

grandes pourvoyeuses de jouissances. D'ailleurs, lorsque des gens changent – d'opinions, de modes de vie... – c'est assez rarement par la « conscience » que ça passe, assez rarement parce qu'ils ont « compris » quelque chose : plutôt parce qu'ils sont saisis par des affects différents, par des nouvelles manières de sentir et de désirer. C'est parce qu'en eux une ligne affective a chassé l'autre. C'est l'enjeu quasi érotique des forces d'émancipation : se rendre plus désirable que les forces d'aliénation. En racontant des « conversions », la seconde partie de la pièce questionnera la possibilité (change-t-on jamais ?) et les modalités (comment change-t-on ?) de ces mutations affectives.

B.L : Pour l'instant, on travaille surtout sur les biographies possibles des personnages, en essayant d'être assez précis et de décliner des parcours variés : un économiste mathématicien qui doute, un haut-fonctionnaire de gauche un temps happé par la « modernité » libérale, une cadre jadis convaincue que l'émancipation féminine passait par l'adoption de la geste managériale, etc. La question qui nous occupe notamment, c'est d'inventer ce qui est arrivé à chacun, comment leurs perceptions et leurs désirs ont pu « glisser »... Après on verra comment ces six trajectoires singulières se déploieront entre démonstration théorique, expérimentation concrète, flash-back, saynètes, chansons...

Après *La Grande Histoire* et *La Devise*, *La Bonne Nouvelle* est votre troisième collaboration. Comment allez-vous travailler ?

B.L : Le projet n'est pas forcément d'écrire une pièce, en tout cas pas a priori. Nous voulons aussi travailler au plateau avec les six comédiens, prendre le temps d'improviser, d'essayer différentes hypothèses. Et puis on a envie d'apporter des matériaux assez hétérogènes, issus des sciences sociales, de la philosophie ou de la littérature, pour nourrir leur imaginaire. Le théâtre, c'est un très bon endroit pour montrer des corps qui pensent. Et pour montrer que ce qui pense, c'est le corps...

F.B : Jusqu'ici, on a beaucoup lu et beaucoup discuté. La production de l'idéologie dominante de Bourdieu et Boltanski a constitué un point d'inspiration initial, mais il y a aussi tout le travail de Lordon sur le régime des passions qui anime le capitalisme, par exemple. Et puis on a aussi commencé, ensemble ou chacun de notre côté, à mener des entretiens assez informels avec des « dominants » : des cadres supérieurs du public ou du privé, des hauts fonctionnaires, des « responsables », des experts, etc. On ne leur expose pas nécessairement la totalité du projet, on essaie simplement de recueillir des éléments concrets et factuels sur leurs modes de vie et leurs modes de travail, pour alimenter notre fiction. Comme ce ne sont pas des milieux que nous fréquentons réellement et régulièrement, on a envie d'être un peu rigoureux. Et un peu honnêtes. Parce qu'en aucun cas on ne voudrait laisser croire que nous serions, nous, moins aliénés qu'eux, ou plus conscients. Nous ne sommes sans doute pas dans le même régime de passion, mais ce n'est pas pour cela qu'on ne peut pas comprendre le régime passionnel singulier qui est le leur.

B.L : L'idée de la « conversion », c'est aussi une ruse de théâtre : à la fois un bon ressort de comédie, et en même temps un principe d'objectivation. Parce qu'en revisitant les formes de vie et les croyances qu'ils ont décidé de quitter, nos repentis vont aussi faire apparaître leur étrangeté, le fait que ces formes et ces croyances ne vont pas de soi, qu'elles ne sont en rien « naturelles », contrairement à tout ce qu'affirme le discours dominant. Rendre étrange ce qui était normal et familier, ça n'est rien d'autre au fond que le vieux projet brechtien...

Propos recueillis par **Charles Courtois-Pasteur**

Biographies

François Bégaudeau (auteur)

Après avoir beaucoup joué au football, flirté avec le Centre de formation du FC Nantes, puis passé son bac, fait khâgne, « parolé » pour mieux chanter au sein du groupe punk-rock nantais Zabriskie Point, puis enseigné les lettres dans un collège de ZEP, François Bégaudeau se consacre désormais à l'écriture. Tour à tour romancier, dramaturge, scénariste (pour le cinéma mais aussi pour la bande-dessinée), critique littéraire et cinéma, essayiste, chroniqueur sportif, il a été révélé au grand public en 2006 avec son troisième roman, *Entre les murs* (prix France Culture-Télérama), dont l'adaptation cinématographique par Laurent Cantet obtiendra en 2008 la Palme d'or au festival de Cannes. Sa première pièce, *Le Problème*, a été créée en 2011 par Arnaud Meunier au Théâtre du Nord à Lille. En 2013, il relate ses années de formation intellectuelle et politique dans un récit entre enquête policière et autobiographie : *Deux Singes ou ma vie politique*. En 2014, il écrit *La Grande Histoire* pour la vingt-cinquième promotion de l'École de la Comédie de Saint-Etienne. En 2015, il publie un nouveau roman, *La Politesse*, sur la réalité du champ littéraire. Il écrit une nouvelle pièce de théâtre à destination des lycéens, *La Devise*, montée par Benoît Lambert en octobre 2015. En août 2016, il publie *Molécules*, un polar, aux éditions Gallimard.

Benoît Lambert (metteur en scène)

Benoît Lambert est metteur en scène, et directeur du Théâtre Dijon Bourgogne – CDN depuis janvier 2013. Ancien élève de l'École Normale Supérieure, il a étudié l'économie et la sociologie avant de suivre l'enseignement théâtral de Pierre Debauche à Paris au début des années 1990. En 1993, il crée, avec le comédien Emmanuel Vérité, le Théâtre de la Tentative, et signe depuis lors toutes les mises en scène de la compagnie. Formateur et pédagogue, il intervient dans plusieurs Écoles Supérieures d'Art Dramatique (École du TNS, École de la Comédie de Saint-Etienne). Il est l'auteur d'articles sur l'histoire et la sociologie du champ théâtral, ainsi que de quatre pièces de théâtre : *Le Bonheur d'être rouge* écrit en collaboration avec Frédérique

Matonti (2000), *Que faire ? (le Retour)* écrit en collaboration avec Jean-Charles Massera (2011), *Bienvenue dans l'Espèce Humaine* (2012) et *Qu'est-ce que le théâtre ?* (2013) écrit en collaboration avec Hervé Blutsch. En 2014, il monte dans le cadre de Théâtre en mai *La Grande Histoire* de François Bégaudeau, avec les élèves de la 25ème promotion de l'École de La Comédie de Saint-Étienne dont il était le parrain. En novembre 2014, il crée au Théâtre Dijon Bourgogne *Tartuffe ou l'imposteur* de Molière. En mars 2015 il met en scène à l'Opéra de Dijon *Der Kaiser von Atlantis* de Viktor Ullmann, puis en octobre 2015, crée au lycée Hippolyte Fontaine de Dijon *La Devise* de François Bégaudeau, une forme légère conçue pour être jouée dans les établissements scolaires.

Christophe Brault (comédien)

Après sa formation au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique, il travaille avec Robert Cantarella, Frédéric Fisbach, Bernard Sobel, Stanislas Nordey... Fascinée par la multiplicité de ses registres de jeu, Noëlle Renaude a écrit avec lui et pour lui *Ma Solange, comment t'écrire mon désastre, Alex Roux*, un texte polyphonique déployant plus de 2000 personnages. Récemment, il joue sous la direction de Stéphane Braunschweig, dans *Tartuffe* de Molière, *Rosmersholm* d'Ibsen, *Six personnages en quête d'auteur* de Pirandello, *Le Canard sauvage* d'Ibsen... Il interprète également l'*Othello* de Shakespeare et le *Cyrano de Bergerac* d'Edmond Rostand sous la direction de Gilles Bouillon. En 2013, il travaille une première fois avec Benoît Lambert à l'occasion de la création de *Dénonné Gospodin* de Philipp Löhle. En 2015, il joue Verchinine dans *Les Trois Sœurs* de Tchekhov sous la direction de Jean-Yves Ruf. Il a également participé au documentaire *Entrée des Artistes* de Laurence Serfaty et Philippe Baron consacré au métier de comédien de théâtre, aux côtés de Jacques Gamblin et de François Morel. Au cinéma, il tourne dans des films de Costa Gavras, Michel Deville, Francis Girod, Pierre Granier-Deferre, Jean-Marc Moutout, Stéphane Demoutier. Il tourne également pour la télévision.

Anne Cuisenier (comédienne)

Après s'être formée auprès de Solange Oswald au Théâtre Dijon Bourgogne, elle est élève au DUMST à Besançon où elle reçoit l'enseignement de Jacques Fornier, Jean-Luc Lagarce, Vincent Rouche. Après plusieurs années consacrées à la technique du clown, elle rencontre Christian Duchange. C'est le début d'un long compagnonnage avec la compagnie L'Artifice au cours duquel elle participe à une dizaine de créations parmi lesquelles *Un Malheur de Sophie* (2009) et *Lettres d'Amour de 0 à 10* (2004) de Susie Morgenstern, *Le Pire du Troupeau* de Christophe Honoré (2000). C'est en 1999, lors d'ateliers proposés au Théâtre Dijon Bourgogne, qu'Anne Cuisenier travaille pour la première fois sous la direction de Benoît Lambert. Il la dirige à nouveau en 2006 dans *Le Dirigeant*, une lecture spectacle du texte de Jean-Charles Massera, en 2012 dans *Bienvenue dans l'espèce humaine* et en 2014 dans *Tartuffe ou l'imposteur*.

Elisabeth Hölzle (comédienne, metteuse en scène, auteure)

Elisabeth Hölzle s'est formée au Nouveau Théâtre de Bourgogne, à L'Ensatt, et au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris. Depuis elle a travaillé avec J. Maisonnave, N. Jovignot, M. D. Verrier, C. Duchange, E. Ferrand, C. Thibaut, C. Duparfait, B. Jannelle, B. Lambert, C. Huysman, P. Minyana, F. Maragnani, J.P. Berthomier, L. Rabih, F. Mounier, ... En tant que récitante, elle a aussi travaillé avec les compositeurs F. Pattar, Y. Vodénitcharov. Par ailleurs elle a mis en scène la troupe du Centre Dramatique de La Courneuve dans *Nous les Héros* de J.L. Lagarce, *Jean La Chance* de B. Brecht, *La Tête des autres* de M. Aymé, *Une fête-prologue* - écriture collective ou les spectacles *Jojo* et *Delphine* (texte d'E. Hölzle) et *L'actrice* (deuxième volet de la pièce *Habitations* de P. Minyana). Elle a également co-mis en scène avec Pascal Sangla *Hey Be* (spectacle autour de chansons de Bourvil) et *Dans l'ombre, des jours* avec Julie Rey (texte de Julie Rey). Auteur, elle a écrit *Pour l'instant rien* (bourse de la Fondation Beaumarchais), *Où vont les pas, qui le dira* (lecture publique au festival Frictions à Dijon) et plus récemment *La Femme de la*

douche. Au cinéma elle a joué dans *Fin de Campagne* réalisé par Stéphane Castang. À la radio elle a joué dans une fiction de Jean-Charles Massera sur web-Arte.

Pierric Plathier (comédien, musicien)

Pierric Plathier est diplômé de l'École du Théâtre National de Strasbourg, où il a suivi l'enseignement de Stéphane Braunschweig (2008). Au théâtre, il a travaillé avec Jorge Lavelli, Rémy Barché, Bernard Lévy, Laurent Laffargue, Stéphane Braunschweig, Daniel Janneteau... et collabore régulièrement avec Adrien Béal dans la Cie du Théâtre Déplié. Au sein de la Cie des Hommes Approximatifs dirigée par Caroline Guiela N'Guyen, il a joué *Andromaque (Ruines)*, *Macbeth*, et *Elle Brûle*, créé à la Comédie de Valence et au Théâtre National de la Colline. Il intervient régulièrement dans les œuvres de Jean-Charles Massera avec lequel il entretient une étroite collaboration. Par ailleurs il poursuit son travail de recherche musicale au sein de plusieurs formations (Girls next Door, Dark Jeannes...). Avec Benoît Lambert, il joue dans *We are l'Europe* de Jean-Charles Massera en 2009 et dans *Qu'est-ce que le Théâtre ?* de Benoît Lambert et Hervé Blutsch en 2014.

Géraldine Pochon (comédienne)

Elle commence par se former aux ateliers du Théâtre Dijon Bourgogne et du Grenier de Bourgogne, où elle rencontre Christian Duchange. Elle part ensuite étudier au DUMST de Besançon. En 2000, Christian Duchange lui propose de rejoindre le spectacle *Crasse Tignasse* et sa compagnie L'Artifice. Pendant dix ans, elle partage l'aventure et joue dans *Yvonne, princesse de Bourgogne* (2004) de Witold Gombrowicz, *L'Ogrelet* de Suzanne Lebeau (2006) et *Le Cabinet de curiosités* de Fabrice Melquiot (2010) et participe à plusieurs opérations du *Grand Ramassage des peurs*. En 2012, elle travaille sous la direction de Benoît Lambert dans *Bienvenue dans l'espèce humaine* et en 2015 sous la direction de Phia Ménard dans *Belle d'hier*.

Emmanuel Vérité (comédien)

Emmanuel Vérité a suivi, entre autres, les cours de l'École Supérieure d'Art Dramatique de Pierre Debauche et Françoise Danell à Paris. En 1993, il fonde avec Benoît Lambert Le Théâtre de la Tentative et participe à la quasi-totalité des spectacles de la compagnie. Il y interprète certains grands rôles du répertoire : Scapin, Lorenzaccio, Alceste, Matti, Perdican, Tartuffe et joue dans des œuvres contemporaines : *Pour ou contre un monde meilleur* d'après Spinoza encule Hegel de Jean-Bernard Pouy, *Erik Satie : concert avec notes* (avec la pianiste Anne Queffélec), *Ça ira quand même ou Dénommé Gospodin* de Philipp Löhle. Toujours avec Benoît Lambert, il crée le personnage de Charlie dans *CCCP ou Les Contributions* de Charles Courtois-Pasteur. Il a joué également sous la direction de Pierre Debauche, Daniel Mesguich, Stéphane Braunschweig, Guy Delamotte, Sophie Renaud, Christian Duchange, Frédéric Sonntag, Vincent Poirier... Depuis 2005, il alterne son activité de comédien avec l'écriture et la réalisation de courts-métrages. En janvier 2013, il devient artiste associé du Théâtre Dijon Bourgogne et crée *Qu'est-ce que le théâtre ?* un projet de Hervé Blutsch et Benoît Lambert et co-met en scène avec Benoît Lambert une forme légère destinée au public lycéen, *Tartuffe 2.4.*

Antoine Franchet (scénographe, vidéaste, éclairagiste)

Après ses études (Maths sup / Maths spe - Ersat - Ensatt) il fait son service militaire en tant qu'objecteur de conscience au Théâtre de Saint-Cyr-l'École et commence à travailler avec Hugo Herrera. Il rencontre ensuite Benoît Lambert et sa compagnie, le Théâtre de la Tentative en 1996. Depuis cette époque, il travaille comme éclairagiste, scénographe et vidéaste sur les créations de Benoît Lambert, que cela soit au sein du Théâtre de la Tentative ou depuis 2013 au Théâtre Dijon Bourgogne, dont dernièrement pour *Tartuffe ou l'imposteur* de Molière ou *Kaiser von Atlantis* de Viktor Ullmann à l'Opéra de Dijon. Antoine Franchet collabore également avec d'autres metteurs en scène comme Carole Thibaut avec qui il a créé *Monkey Money*, ou prochainement, Arnaud Troalic.

Violaine L. Chartier (costumière)

Après des études d'histoire de l'art à l'École du Louvre, puis de couture à l'Institut Supérieur des Arts Appliqués à Paris, Violaine L. Chartier apprend le métier de costumière dès 1998 auprès du Théâtre de la Tentative de Benoît Lambert, (*Lorenzaccio*, assistanat de Brigitte Massey). Ensuite elle est assistante auprès de Karin Serres pour *Une Petite Sirène* (Catherine Anne), et collabore en tournée avec des metteurs en scène comme Peter Brook ou Philippe Calvario ou travaille en atelier pour des spectacles d'Alain Ollivier, Jean-Louis Benoit, Matthias Langhoff... Pour Benoît Lambert, elle signe la création costumes de *La Gelée d'arbre*, *Le Misanthrope*, *Meilleurs Souvenirs de Grado*, *We are la France*, *We are l'Europe*, *Que faire ?*, *Enfants du Siècle*, *Bienvenue dans l'Espèce Humaine*, *Tartuffe ou l'imposteur*, *Der Kaiser von Atlantis*. À l'occasion, elle collabore également avec la compagnie Acte6, la compagnie Rasposo cirque-théâtre, les 26000 Couverts, Cie Ces Messieurs sérieux - Renaud Diligent -, Les Encombrants. Depuis 7 ans, elle travaille régulièrement comme chef d'atelier ou en atelier pour l'Opéra de Dijon : *Peer Gynt*, *Le Ring*, *Don Giovanni*, *Turandot*, *Wozzeck*, *le Turc en Italie*...

Jean-Marc Bezou (son)

Après une formation au chant choral et de musicien comme accordéoniste et bassiste, il enchaîne les concerts et les tournées comme bassiste avec le groupe Import-Export. C'est presque tout naturellement que Jean-Marc Bezou s'est orienté vers la création et la partie sonore du spectacle. Ainsi au théâtre, s'il assure les régies, les accueils ou la mise en œuvre du dispositif sonore, il collabore parallèlement à un travail de création pour des metteurs en scènes comme Elisabeth Barbazin, Irène Bonnaud, Robert Cantarella, Christian Duchange, Dominique Pitoiset, Alexis Forestier ou Solange Oswald. Dernièrement il a signé la réalisation du son de *Ce qui nous regarde* (Théâtre en mai 2016) de Myriam Marzouki et de *Tartuffe ou l'imposteur* mis en scène par Benoît Lambert.